

DANS le quotidien régional *Paris Normandie* (Édition Rouen), daté du mardi 23 octobre 1990, cet entrefilet : *M. Gabriel Grünfeld, un parisien qui venait d'acheter une résidence secondaire à Jumièges, s'est donné la mort à quarante-six ans, dans sa nouvelle propriété.*

Mon père s'est tiré une balle dans la bouche. J'avais seize ans. Il n'a pas laissé de message, mais le suicide ne fait aucun doute : à côté de son corps, les gendarmes ont trouvé la carabine dont il s'était servi ; le test à la paraffine révélera des traces de poudre sur ses doigts. Que s'était-il passé dans la tête de mon père ? Impossible de le savoir. Il s'était levé de bon matin, comme il le faisait déjà depuis quelque temps, et avait dit à ma mère qu'il partait dans notre maison de campagne : un rendez-vous avec le couvreur pour discuter des travaux de réfection et du devis ; il en profiterait aussi pour couper l'eau, ce qu'il avait oublié de faire avant de refermer la maison à la fin de l'été. Il a quitté notre appartement vers 8 heures et

couvert les quelque cent soixante kilomètres qui séparent Paris de Jumièges – une commune située sur la rive droite de la Seine, à trente kilomètres de Rouen – en un peu plus de deux heures : son coup de téléphone à ma mère aussitôt arrivé en témoignage. Ensuite ? La gendarmerie a appelé en fin d'après-midi. J'ai décroché. Je venais de rentrer du lycée. Le corps inanimé de mon père avait été découvert par le couvreur au fond de notre terrain, en bordure du fleuve.

À l'époque, il s'était pourtant bien éloigné de la relation difficile qu'il avait avec lui-même. Il semblait aller mieux. Mais sa souffrance intérieure l'avait probablement rattrapé. Avec le recul, sa mort prématurée m'apparaissait inéluctable. Angoissé, fragile, vulnérable, il était d'une sensibilité extrême. Il avait depuis toujours un sentiment d'inadaptation au monde et à lui-même, une douleur à vivre. Avec lui, les verres n'étaient jamais à moitié pleins, il les voyait toujours à moitié vides. Il vivait sur le fil, incapable de se projeter dans une existence stable. Combien de fois nous a-t-il laissés sans nouvelles, ma mère et moi, disparaissant un beau matin pour revenir quinze jours plus tard, sans autres explications. Irritable, colérique, violent parfois, il pouvait aussi être drôle et d'une tendresse sans limites. Mais ses démons le rattrapaient régulièrement et, quand il ne prenait pas la fuite, il pouvait rester pendant des jours les yeux dans le vague, à ruminer on ne savait quelles obscures pensées.

Pour moi, il était un mystère. La communication entre nous était difficile, même sur les aspects les plus banals de la vie, et il ne m'avait jamais rien dit de son passé. Je l'avais pourtant interrogé à plusieurs reprises. Il avait à chaque fois éludé la question, me répondant : « Avant six ans, je

ne me souviens de rien. Tout ce que je peux te dire, c'est que j'ai eu une enfance et une adolescence normales, sans problèmes particuliers et même plutôt heureuses, comme beaucoup de garçons et de filles de mon âge qui ont vécu leur jeunesse en France pendant les Trente Glorieuses. »

Ce que je savais, je le tenais de László, mon grand-père paternel, qui m'avait appris les quelques mots hongrois que je balbutiais et qui est décédé de chagrin, peu après le suicide de son fils. Né en 1905 à Kisvárdá, petite ville de Hongrie à 280 km au nord-est de Budapest, László avait dû renoncer, après son bac, à poursuivre ses études supérieures : le gouvernement de l'amiral Horthy avait instauré un *numerus clausus* plafonnant les effectifs des étudiants juifs à l'université. Aîné d'une fratrie de trois frères et d'une sœur, il partit à dix-huit ans travailler chez un oncle qui tenait un magasin de cigares dans la capitale. Logé, nourri, il renvoyait, en bon fils, la presque totalité de son maigre salaire à ses parents. À la suite d'une dispute avec son oncle, deux ans plus tard, il lui jeta sa blouse de vendeur à la figure et alla se réfugier chez un ami qui lui fit rencontrer un chef d'entreprise. Patron d'une fabrique de papier située dans les faubourgs de Budapest, cet homme au visage rond et au sourire débonnaire, père sur le tard d'une fillette de sept ans, engagea László à l'essai. Satisfait de son travail, il lui proposa après quelques années de devenir son bras droit. Le sachant seul à Budapest, il l'invitait régulièrement à dîner ou à passer le week-end dans leur résidence secondaire sur le lac Balaton, si bien que mon grand-père fut bientôt considéré par son employeur et son épouse comme un membre de la famille. Anna, la fillette de la maison, dont il s'était souvent moqué gentiment à cause de son appareil

dentaire et de son léger bégaiement, avait grandi et s'était transformée en une jolie jeune fille. Coquette, elle aimait s'habiller élégamment, toujours au dernier cri. Quand elle eut dix-huit ans, en 1936, elle voulut son indépendance financière et trouva un poste de secrétaire dans un cabinet d'architectes, ce qui fit la fierté de ses parents. L'avaient-ils poussée à accepter la demande en mariage que László adressa officiellement à son patron deux ans plus tard, en dépit d'une différence d'âge importante entre Anna et lui ? Mon grand-père l'ignorait. Quoiqu'il en fût, la noce eut lieu dans la grande synagogue de Budapest le 29 mai 1938, le jour même de l'adoption de la première loi antijuive sous le gouvernement de Béla Imrédy.

Mon père vint au monde en juin 1944 entre deux attaques aériennes, pendant l'occupation de la Hongrie par les Allemands. Mon grand-père n'avait pas pu être présent pour sa naissance : la veille de l'invasion allemande, Horthy avait rencontré Hitler à Salzbourg, en Autriche, et avait accepté de livrer plusieurs centaines de milliers de Juifs pour travailler pour le compte de l'Allemagne. László fut un de ceux-là. Il n'avait pas eu de chance, car seuls quelques membres de la communauté juive de Budapest furent affectés dans ces unités de travail forcé. Il en eut davantage quand, par une nuit glaciale de décembre, il s'échappa du camp. Arrivé dans la capitale, il trouva la ville en lambeaux, en état de siège : le pont Marguerite effondré, des immeubles éventrés, des tranchées dans les rues et des hordes de Croix fléchées¹ à chemise verte, bottées, armées de mitraillettes, semant la terreur sur la voie publique. László arriva devant l'immeuble où il habitait avec sa femme. Leur bel appartement avait été

¹ Le parti pronazi hongrois.

divisé en lots et était maintenant occupé par plusieurs familles. Amaigrie, méconnaissable, Anna vivait recluse avec leur bébé de six mois dans une seule pièce.

Bombardements nuit et jour ; explosions ; sursaut à chaque coup de sonnette ; terreur ; alertes et attaques aériennes ; descente aux abris ou dans les caves et attente interminable dans la pénombre étouffante au milieu des malades, des femmes qui bercent leur bébé, des hommes en guenilles, des bruits assourdis des bombes..., c'est tout cela, et la déportation de ses parents, qu'avait subi ma grand-mère avec son enfant. Pas étonnant qu'elle ait été atteinte, dès l'après-guerre, de psychose maniaco-dépressive, ou troubles bipolaires, comme on dit aujourd'hui. Au fil du temps, les épisodes de dépression avaient pris le dessus sur les phases d'excitation et même sur les périodes euthymiques, si bien que cette vieille dame âgée aujourd'hui de quatre-vingt-treize ans semblait depuis longtemps indifférente au monde qui l'entourait. J'allais parfois la voir dans sa maison de retraite. Petite chose informe allongée dans son lit d'où elle ne se levait que pour faire sa toilette, son visage s'illuminait cependant quand elle me voyait arriver. Je m'approchais pour l'embrasser. Elle me tendait les bras en prononçant mon nom avec amour. Je la redressais avec précaution pour l'asseoir et la caler contre les oreillers et, entre de longs silences, elle m'interrogeait sur mon travail, sur mes amours, car elle avait encore toute sa tête. Avec moi, elle reprenait un peu de la vie dont elle s'était détachée depuis tant d'années, mais de son passé hongrois et de son fils, elle ne me parlait jamais. Sur la table de chevet, il y avait pourtant une photo de Gabriel, prise peu avant son suicide. Il était beau, mon père, dans sa chemise à col

Mao, avec ses cheveux en désordre. En m'écoutant, elle le fixait, et parfois ses yeux se fermaient comme pour graver en elle son image à jamais. Moi aussi, je le regardais et j'essayais de m'expliquer son geste. Mais une fois encore, mon père m'échappait. C'est bien connu, les facteurs génétiques contribuent à l'apparition des troubles bipolaires, pourtant, me semble-t-il, il n'avait pas hérité de sa mère cette maladie si particulière. Devais-je alors attribuer ses angoisses destructrices aux traumatismes inscrits en lui par la guerre ? Comment savoir ? Mon père et ses parents ont survécu par miracle à la folie meurtrière des SS et des Croix fléchées, échappant aux assassinats, aux déportations vers les camps, à l'enfermement dans le ghetto, aux rafles, à la marche de la mort. Ils sont sortis indemnes du siège de Budapest qui a laissé derrière lui des milliers de victimes dans une ville en ruine, avant de s'enfuir de Hongrie, devenue pays satellite de l'Union soviétique, pour s'exiler en France. Comme eux, d'autres rescapés de la Shoah, anonymes ou célèbres, ont tenté de se reconstruire. Certains y sont parvenus, se sentant souvent coupables d'être encore en vie. Nombreux ont mis fin à leurs jours.

Tout au long de son existence, mon père a eu une relation intime avec la mort. Sans doute, n'était-il pas fabriqué pour vivre. Traumatismes de la petite enfance ? Quête d'un impossible bonheur ?

Mais pourquoi vouloir essayer de comprendre à tout prix l'acte le plus intime qu'un homme puisse accomplir ?